

La Vie sexuelle des Belges 1950-1978 (Jan Bucquoy)¹

Serge Goriely

Jan Bucquoy raconte l'histoire de sa vie depuis sa naissance jusqu'à ses 28 ans. Il prend pour fil conducteur principal son initiation sexuelle et sentimentale, et dans une moindre mesure ses prises de conscience intellectuelles et artistiques. Il imagine sa conception (suite à une nuit de saoulerie), rapporte la découverte de sa sexualité avec Eddy, l'échec de son premier amour (pour Christine, une camarade de classe) et les circonstances de sa première conquête (avec Mia, lors d'un bal de village). Devenu adulte, il quitte sa Flandre profonde pour Bruxelles. Greta, une tenancière de bar, l'initie au kamasutra et son amie Esther aux théories révolutionnaires. A l'université, son engagement politique le fait rencontrer Thérèse qu'il épouse. Elle lui donne deux enfants, mais il se sépare d'elle après trois ans. Son assurance avec les femmes croît, les aventures se multiplient, toutes sans lendemain. Jan reste marginal et décide de se consacrer sérieusement à sa vocation de romancier (ce qui ne l'empêche pas d'écrire de la littérature pornographique pour gagner sa vie).

La Vie sexuelle des Belges 1950-1978 marque les débuts de Bucquoy comme cinéaste. Il constitue le premier volet de sa trilogie autobiographique. Suivront en effet *Camping Cosmos* (1996) et *La Fermeture de l'Usine Renault* (1998). Produit sans soutien public, le film a connu un succès public et critique certain, y compris hors de Belgique. Il a été récompensé en 1994 par le Prix du meilleur film belge, décerné par l'Union de la Critique Cinématographique. Fait remarquable et procédant d'un choix de distanciation : alors que le flamand aurait naturellement trouvé sa place (par les personnages, les situations), la seule langue utilisée est le français.

Film personnel s'il en est, il a été écrit, réalisé et produit par Jan Bucquoy lui-même. Mais là où d'autres opèrent une mise à distance (par des pseudonymes, des avatars, une présence discrète), Bucquoy n'a aucun scrupule à mettre son être intime directement sur l'écran. Tout est là pour bien signifier que c'est de la vie de Bucquoy à laquelle on assiste et à nulle autre. La voix *off* en auto-commentaire et les adresses fréquentes de son personnages à la caméra renforcent cette posture. S'il ne joue pas son propre rôle, il interprète – choix significatif ! – un poète dada. Rien d'étonnant à ce que son titre initial ait été *La vie sexuelle de Jan Bucquoy*.

Pourtant, la réalisation est à la hauteur du titre qui a finalement été choisi, car Bucquoy évite le risque du nombrilisme et réussit à universaliser son propos en dressant le portrait d'un Belge ordinaire pris sans doute dans les affres de sa psyché personnelle, mais aussi dans les contradictions et les limites du monde où il évolue, c'est-à-dire, une

¹ Texte paru en anglais sous le titre « The Sex Life of the Belgians/La vie sexuelle des Belges », in *Directory of World Cinema : Belgium*, Encyclopédie (dir. Marcelline Block et Jeremi Szaniawski), Yale/Bristol, Yale University Press/Intellect Books, 2013, p. 144-146.

Flandre à l'esprit borné et par la suite le Bruxelles des années 60, prêchant la révolution, l'émancipation de la femme et la libération des mœurs.

Malgré son sujet, le film reste relativement pudique. Le sexe est plus raconté que montré, suggéré qu'utilisé pour choquer. Par contre, on retiendra la satire de l'esprit petit-bourgeois flamand (que le personnage de la mère, méchante et avare, incarne parfaitement) ou aussi la charge iconoclaste contre tous les signes qui renvoient à une Belgique officielle ou qui prétend à quelque grandeur. La famille royale, l'Eglise, le folklore national sont tournés en dérision. De même, Bucquoy n'hésite pas à faire jouer Pierre Mertens par Noël Godin et à le placer entre des plans de bovins. Certaines scènes, comportant des associations incongrues, tendent au surréalisme : tel l'épisode du premier orgasme, alors que Bucquoy est masturbé par Eddy dans une caravane dans les dunes, en regardant *Cavale en série* de Laurel et Hardy. Ou encore le personnage de sa tante Martha, « très belle, mais qui n'en faisait qu'à sa tête », et qui ne portait jamais de culottes sauf le jour où elle s'est pendue.

Les épisodes ont peu de lien de causalité entre eux et composent un récit qui peut paraître par endroit décousu. Pourtant, une impression générale ressort, celle du désenchantement. Bucquoy dit beau aimer toutes les femmes, toutes ses relations échouent. Quant aux idées révolutionnaires, elles ont l'air de participer d'un discours convenu qu'il ne prend pas lui-même au sérieux. Vision désenchantée et dérisoire pour une chronique de vie qui se termine ironiquement là où elle a commencé : sur une ode dédié aux seins de sa mère.

Liens : <http://www.transatlanticfilms.be/>

Frédéric Sojcher, *La Kermesse héroïque du cinéma belge*, T.3., Paris, L'Harmattan, 1999, p. 125-128.